

SESSION 2009

**CONCOURS EXTERNE
DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS CERTIFIÉS
ET CONCOURS D'ACCÈS À LA LISTE D'APTITUDE**

Section : LANGUES RÉGIONALES
CATALAN

ÉPREUVE DE TRADUCTION

Durée : 4 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : *Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.*

Tournez la page S.V.P.

THÈME

Dès mon arrivée à l'aéroport d'Almeria, je compris ce qu'allait être ma vie au cours des semaines suivantes. Depuis des années déjà, je laissais mon portable à peu près systématiquement éteint : c'était une question de statut, j'étais une star européenne ; si l'on voulait me joindre il fallait laisser un message, et attendre que je rappelle. Cela avait parfois été dur, mais je m'étais tenu à cette règle, et j'avais eu gain de cause au fil des années : les producteurs laissaient des messages ; les acteurs connus, les directeurs de journaux laissaient des messages ; j'étais au sommet de la pyramide et je comptais bien y rester, au moins pendant quelques années, jusqu'à ce que j'officialise ma sortie de scène. Cette fois mon premier geste, dès la descente de l'avion, fut d'allumer mon portable ; je fus surpris, et presque effrayé par la violence de la déception qui me saisit lorsque je m'aperçus que je n'avais aucun message d'Esther.

La seule chance de survie, lorsqu'on est sincèrement épris, consiste à le dissimuler à la femme qu'on aime, à feindre en toutes circonstances un léger détachement. Quelle tristesse, dans cette simple constatation ! Quelle accusation contre l'homme !... Il ne m'était cependant jamais venu à l'esprit de contester cette loi, ni d'envisager de m'y soustraire : l'amour rend faible, et le plus faible des deux est opprimé, torturé et finalement tué par l'autre, qui de son côté opprime, torture et tue sans penser à mal, sans même en éprouver de plaisir, avec une complète indifférence ; voilà ce que les hommes, ordinairement, appellent l'amour. Pendant les deux premiers jours je passais par de grands moments d'hésitation, au sujet de ce téléphone. J'arpentais les pièces, allumant cigarette sur cigarette, de temps en temps je marchais jusqu'à la mer, je rebroussais chemin et je me rendais compte que je n'avais pas vu la mer, que j'aurais été incapable de confirmer sa présence en cette minute - pendant ces promenades je m'obligeais à me séparer de mon téléphone, à le laisser sur ma table de chevet, et plus généralement je m'obligeais à respecter un intervalle de deux heures avant de le rallumer et de constater une fois de plus qu'elle ne m'avait pas laissé de message. Au matin du troisième jour, j'eus l'idée de laisser allumé mon téléphone en permanence et d'essayer d'oublier l'attente de la sonnerie ; au milieu de la nuit, en avalant mon cinquième comprimé de Mépronizine, je me rendis compte que ça ne servait à rien, et je commençai à me résigner au fait qu'Esther était la plus forte, et que je n'avais plus aucun pouvoir sur ma propre vie.

Michel Houellebecq, *La possibilité d'une île*, éditions Fayard, Paris, 2005, p. 223-224.

VERSION

Vaig emergir, els pulmons a punt de rebentar, i només la vaig veure a ella: dreta damunt la paret, la cabellera embullada i dansant al vent, els ulls fulgurant-li encoleritzats. Increpava els meus companys, que fugien corrents, la roba sota el braç.

Va ésser la visió d'un instant, però encara ara puc explicar detalladament la seva figura, cada part d'ella, com si fossin sectors d'un plànol: el cos alt i prim, però agressius els malucs, remarcats per una faldilla groga i de molts plecs, de seda, que li llenegava lluent, inflada pel vent i les cuixes; el coll era magre, de nervis tensos, i els pits, menuts i plens, li tibaven sota una brusa marró. Tenia les mans a la cintura, les cames obertes. Com una flamenjant imatge de fúria, emmarcada pel matí ventós, pels arbres agitant-se al seu voltant. Dia d'estiu ple de vòmit del sol. Un sol que es fonia amb el multitudinari xerric de les cigales: semblava que era la lluminositat solar la que feia cruixir monstruosament, anguniosament, el dia i la terra, l'arbrat.

Igual que un llampec fiblant la nit amb la seva claror de sofre, aquell instant va adquirir dimensions que el depassaven en el temps, que l'unien amb aquests punts d'eternitat, o de simple però mai abdicada permanència, que romanen en cada existència, inalterables per damunt totes les vicissituds i la progressió de la derrota. Jo sortia de l'aigua, regalimós, la boca badada respirant amb avidesa, un noi de setze anys, i ella, la tia Amàlia, una dona de quaranta-un, amb la qual no havia parlat mai ni s'havien tan sols trobat les nostres mirades, i que es girava llavors cap a mi posseïda per la ràbia, cap a un altre noi dels que furtivament havien envaït el safareig.

I en mirar-me va quedar sobtadament parada, un braç alçat i els llavis arremangats, closes les dents, ofegada la frase que anava a dir, un rictus esvalotat al rostre, rictus d'una dramàtica sorpresa injectada d'obscura alegria. Com l'exagerada fixació de les expressions, aparatoses, esqueixades, de les figures de les estampes, bruts els vidres, que penjaven a la sala de Son Vadell, i que representaven escenes de tragèdies de Racine: Ifigènia, Esther, Fedra, èxtasis de dolor declamatori.

Tia Amàlia va avançar cap allà on sortia jo del safareig, de l'aigua fosca travessada per les imprescises rojors dels peixos. I la primera cosa que d'ella em va arribar, de la dona de carn i os que tenia al davant, i no de l'arquetípic, cristal·litzada, atemporal, que havia vist segons abans, va ésser el seu perfum, carregat i adhesiu, artífiosament aberrant entre les altres olors que es confonien en l'atmosfera: la de la salinitat de la mar, d'on venia el vent; dels fems de l'hort, d'envescadora fortor, i l'aroma endolcida i neta de les plantes. Un perfum que puc recordar, sentir fins i tot, com si hagués restat en mi, convertint-se en part meva...

Baltasar Porcel, *Cavalls cap a la fosca*, Premi Prudenci Bertrana 1975, Edicions 62, Barcelone, p. 57-59.